

CASAMAYOR LA POLICE

Gallimard

A
23,00

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.*

© Éditions Gallimard, 1973.

*A Maurice Mourier
et
à Louis Joinet*

*« C'était un bon policier
C'était un sale flic
C'était un grand type. »*

Orson Welles,
La Soif du mal.

PROLOGUE

Aucun traité de paix n'a encore, trente ans plus tard, scellé la fin de la guerre 1939-1945. Si les hostilités sur le canal de Suez n'opposent plus, cinq ans après la guerre des Six Jours, Israël et l'Égypte, c'est à l'évidence, pour d'autres raisons qu'un acte juridique, puisque entre les deux pays n'est intervenu qu'un cessez-le-feu, prévu pour trois mois, qui a été renouvelé, puis oublié. Dans le même ordre d'idée — celui de la toute-puissance du fait et de la supériorité de la réalité sur la fiction — il est bon de rappeler que les négociations tendant à arrêter la guerre du Viêt-Nam ont duré trois ans, tandis que les combats continuaient. Qu'en auraient pensé les officiers d'État-major qui ont préparé pendant une quinzaine de jours l'armistice de 1918? Comment concilier avec la théorie démocratique, cette politique qui s'exerce dans le secret en subtiles et lentes manœuvres d'approche et qui laisse la réalité du pouvoir, et finalement la maîtrise du sort de toute une nation, entre les mains de quelques hommes ou d'un seul qui, quelquefois n'est même pas membre du gouvernement? Il est utile d'examiner ce que représente un tel phénomène.

D'abord le recul de la conception manichéenne imposée depuis des siècles. On a opposé les combattants comme s'ils étaient de natures différentes. Aujourd'hui le temps de l'ennemi héréditaire est révolu. Celui de l'alternative « tout mauvais-tout bon » est fortement entamé. Il ne s'agit pas davantage de savoir qui a tort ou qui a raison, et même quand la réponse est facile, la sagesse consiste à ne pas trop en tenir compte. En effet, le bon droit n'implique pas nécessairement la victoire, ni la mauvaise foi, la défaite. Au surplus, les rapports évoluent quand les situations durent, car la notion d'échéance s'est compliquée. Nous savons qu'une victoire n'est pas un gain, mais un changement, et qu'elle sera profitable ou désastreuse selon les relations futures auxquelles elle servira de support. C'est pourquoi il n'est peut-être pas si grave de laisser à un négociateur une large marge de manœuvre, si la collectivité peut ensuite, l'étape une fois franchie, retrouver la maîtrise de son destin. Cette maîtrise s'affirme par des actions. C'est à la quantité des actes, des réalisations de ses citoyens qu'on peut juger une nation adolescente ou décrépite, lui faire confiance ou préparer son ensevelissement.

L'histoire racontée ici est celle des chevaliers du Fait et de leur combat sur deux fronts. Retenus par les préjugés, assaillis par les événements, ils ont confusément conscience d'être impliqués dans une opération qui les dépasse, que, plus ils en savent, plus on leur en cache, qu'il ne leur suffit plus de rendre coup pour coup, mais qu'il leur faut aussi rendre idée pour idée. Les coups, c'est facile, mais les idées?... D'où les tirer, quand on n'en reçoit de personne, quand on fonctionne en vase

clos et que la seule liberté qui vous soit laissée est celle d'avoir peur ou de faire peur? Les manipulations arithmétiques sur le budget et le personnel n'atteignent jamais le cœur du problème. Il faut faire davantage qu'opérer sur des quantités. La vie sociale et politique opère sur des « valeurs » et même parfois sur des sentiments, sans beaucoup plus d'effet. Multiplier la paresse par la crainte ou diviser le pouvoir par la vertu, ne donnent jamais que des approximations. La mesure et l'objet mesuré ne coïncident pas. C'est la police qui fait l'appoint et quels que soient le pays, l'époque, l'idéologie, c'est toujours avec la même monnaie. Tout se passe comme si, à travers les mutations de l'Histoire, les succès de l'éducation, et les conquêtes de la liberté, un organe subsistait, marque indélébile qui se retrouve génération après génération et s'étend selon sa propre loi. La police était-elle et sera-t-elle le commun dénominateur des civilisations, le reste irréductible de toute mutation réformiste ou révolutionnaire? Une seule certitude : du moment qu'elle est vécue, la police emprunte à l'homme ses vicissitudes. Aussi faut-il l'envisager telle qu'elle paraît avant de la découvrir telle qu'elle est.

L'aventure policière est compliquée, sinueuse, avec des surprises et des rebondissements. L'aventure est à la banalité ce qu'est la nudité à la coquetterie, la promesse à la certitude, l'imagination au règlement, le lendemain à la veille, et quelquefois la folie à la sagesse. L'aventurier n'a que faire de raisons ou bien il choisit les mauvaises. Il étouffe les remords sous la violence, et le scandale sous la réussite. L'aventure policière est insolite et méconnue, masquée par la routine et la nécessité. Pour la mener jusqu'au bout, il faut dominer une

anxiété d'autant plus grande que personne ne sait où est le bout, que tout ce qui se passe, ce que nous lisons ou devinons, n'est peut-être qu'un prologue et que, demain, la police ayant enfin conquis droit de cité, il n'y aura plus de cité du tout.

CHAPITRE I

LA TENTATION

« Le meurtrier d'une vie, ou d'autres choses plus secrètes qu'ignore la main grossière des lois, peut se retrouver pénétré de son crime, ou du nouvel univers qu'il lui impose. »

André Malraux,
La Tentation de l'Occident.

La police est un sujet si important qu'il ne convient pas de le traiter trop sérieusement. Présenter une telle fonction avec une rigueur factice serait la trahir, car rien n'est aussi fluide, aussi déconcertant que la police. Lente parfois à se mettre en route, il lui arrive de dépasser les limites assignées, de traverser les cibles, et d'aller au-delà du bien et du mal... Qu'elle soit mortelle pour celui qui la fait ou celui qui en souffre, ne la rend que plus semblable à la vie. Aussi faut-il, dès maintenant, s'exprimer familièrement et écrire : « La police ne s'explique pas, elle se raconte. Elle ne s'analyse pas, elle se vit. »

Depuis cent ans, la police bénéficie d'une propagande extraordinaire. L'écrasante majorité des livres et des films traite de la police. Ce qui était curiosité chez Victor Hugo, Balzac et Gaboriau, exercice de style chez Edgar Poe et Conan Doyle, est devenu *Le* sujet. Les enfants, après Sherlock Holmes et Arsène Lupin, à travers Nick Carter et Charlie Chang, partagent les émotions des détectives supraterrrestres. Les adultes lisent les séries noires, les fleuves noirs, les « tout ce qu'on

nrf